

HÉLÈNE CYR  
AVEC LUC BOUCHARD

# CHANGER DE VIE



vib éditeur



**HÉLÈNE CYR**  
AVEC LUC BOUCHARD

**CHANGER  
DE  
VIE**

**v1b éditeur**



## PROLOGUE

### COURIR

Je cours. Je cours depuis toujours. Je cours tous les jours. Peu importe l'heure. Peu importe l'endroit. À Montréal, à Paris, à Londres, à Berlin, à Bruxelles... Courir est mon exutoire, mon rituel. Courir, c'est sacré. Comme d'autres égrènent leur chapelet, moi, je visse des écouteurs dans mes oreilles, et je cours. Surtout en ville, là où tout le monde est dans sa bulle, là où personne ne semble se soucier de personne. Alors, j'en profite pour écouter la radio.

— Allez, go!

Ce jour-là, sur les ondes de la RTBF, on diffuse une table ronde au sujet du Festival international du film francophone de Namur. Les esprits s'échauffent. Les échanges sont vifs. Les désaccords nombreux. Les invités se coupent la parole sans arrêt. France, Maroc, Québec, Sénégal, Belgique... Variété d'accents. Bourdonnement de mots. L'animateur est complètement dépassé. La francophonie vire à la cacophonie, en direct à la radio.

Feu rouge.

Je scanne les fréquences en sautillant d'une jambe à l'autre à l'angle de la rue du Travail et de la rue du Commerce. *Tac, tac et tac, tac, tac et tac*. Écho de mes semelles qui claquent sur le trottoir. Les rues sont désertes. Bruxelles est une capitale bipolaire qui grouille de vie la semaine et se rendort le week-end.

Feu vert.

Je repars à petits pas. Droit devant, le parc Royal se dessine entre les arbres et les immeubles. J'adore les îlots de verdure au cœur d'une jungle de béton. Je franchis le grand portail métallique.

C'est parti!

Je mets le cap sur le kiosque à musique, je fais le tour de la grande fontaine et je slalome entre les statues du jardin des sculptures. Je remonte la contre-allée en poussière de roche, je longe le terre-plein bordé d'arbres centenaires et je tourne à gauche devant l'entrée de l'ancien abri antinucléaire. À l'approche du portail, je jette un œil à ma montre chrono et j'allonge la foulée. Premier tour de parc : moins de huit minutes.

À la radio, Céline Dion entonne « Pour que tu m'aimes encore ». Mon pouls accélère en entendant la voix de ma compatriote.

*Fallait pas commencer, m'attirer, me toucher  
Fallait pas tant donner, moi, je sais pas jouer...*

Chaque fois que je cours, ces derniers temps, des images des quatre dernières années de ma vie se mettent à défiler dans ma tête. Berlin, 2002 : je deviens la plus jeune femme vice-présidente de l'histoire de Bombardier Transport. Londres, 2004 : je cours comme une poule sans tête sur un quai entre deux TGV. Bruxelles, 2006 : je m'engouffre en vitesse dans un taxi pour me rendre à une réunion de planification stratégique.

Toujours à la course.

Jamais à la traîne.

Les yeux rivés à l'écran de mon BlackBerry, 24 heures sur 24.

En service 7 jours sur 7.

*Fallait pas commencer  
Fallait pas tant donner...*

Le souffle court, je remonte la contre-allée. Vertige. La rangée d'arbres s'étire à n'en plus finir. L'insatisfaction qui

me tord les tripes depuis des semaines me coupe les jambes. Je n'ai pas l'habitude de me parler à voix haute – personne ne fait ça – mais c'est plus fort que moi.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

J'entends de l'inquiétude dans ma propre voix. Je respire un grand coup. Je réduis le tempo.

— Aïe !

Douleur à la jambe. J'attrape ma cuisse droite à deux mains. Je m'affaisse sur le sol en poussant un long soupir.

— Une crampe ?

J'appuie sur le bouton « stop » de ma montre chrono. Je ne terminerai pas mon parcours. J'ai honte.

Je me traîne jusqu'à la maison. Je m'assure de bien refermer la porte cochère derrière moi. Je jette un œil à travers la fente de ma boîte aux lettres. Une voisine me rappelle au passage qu'il n'y a pas de courrier le dimanche. Je lui réponds d'un sourire crispé avant d'apercevoir par hasard mon reflet dans le grand miroir du hall. Je n'ai pas vraiment changé en vingt ans. Mêmes cheveux courts. Même corps svelte et nerveux.

*Fallait pas commencer*

*Fallait pas tant donner...*

Je regarde l'escalier qui mène à mon étage. Le sang bat dans ma jambe. Dehors, gyrophares allumés et sirène hurlante, une ambulance passe à toute allure. Marche après marche, je monte et j'essaie de comprendre le lien entre ma douleur et mon insatisfaction. J'ai le sentiment que mon corps cherche à me dire quelque chose.

Arrivée à mon étage, j'observe l'horizon de l'autre côté de la petite fenêtre devant ma porte. Le ciel s'assombrit à vue d'œil. Je sors ma clef de ma poche zippée et la glisse dans la serrure. Je me retrouve face à un miroir pour la deuxième fois en cinq minutes.

— Encore toi !

Je me regarde dans les yeux. Je sonde ma propre âme. Le  
miroir me renvoie un message clair : drapeau rouge !  
Mais je ne l'entends pas. Je ne peux pas m'arrêter.

**BRUXELLES**

Septembre 2006



## **CRAQUER**

Une autre semaine qui commençait sur les chapeaux de roues. Je n'avais pas ménagé mes efforts le lundi, j'avais désespérément cherché la lumière au bout du tunnel le mardi... avant de foncer dans le mur le mercredi. Surdose de réunions qui n'aboutissaient à rien. Trop-plein de meetings où l'on cultivait avec complaisance les points de vue divergents, les querelles d'ego et la mauvaise foi. Alors le jeudi, quelque chose s'est brisé en moi. Quelque chose d'assez violent pour que le vendredi midi, je quitte le bureau sans rien dire à personne. Quelque chose de suffisamment cassant pour me pousser à marcher et marcher, pendant des heures et des heures, parcourant la ville tandis que le reste du monde vaquait à ses occupations.

J'ai erré ainsi je ne sais combien de temps, pour finir par me retrouver à deux pas de chez moi, devant le portail métallique du parc Royal.

*Fallait pas commencer*

*Fallait pas tant donner...*

Je me suis assise près de la grande fontaine pour observer ses longs jets d'eau qui formaient des arcs-en-ciel sous le soleil. Puis j'ai emprunté une longue allée bordée d'arbres centenaires et de statues entre lesquels des enfants slalomaient pieds nus sous les regards amusés de leur maman qui bavardaient entre elles. J'ai longtemps hésité avant d'aller m'asseoir à côté de ces

femmes de toutes origines et religions qui surveillaient leur progéniture avec amour. J'ai fermé les yeux et me suis laissé, un long moment, bercer par le son de leurs voix, avant de me décider à éteindre mon BlackBerry – chose que je ne fais jamais ou presque – et de sortir un carnet de ma poche. J'ai attrapé mon stylo et commencé à dresser une liste. La liste de ce qui n'allait pas chez moi.

J'ai commencé à écrire, d'instinct : « Honte, arbres, bureau, fontaine... insatisfactions... » À partir de là, comme j'avais ouvert les vannes, les mots et les idées se sont mis à couler à flots : « Parc, frustrations, arcs-en-ciel, enfants, cul-de-sac, trains... insomnies... »

Insomnies.

Mes nuits du dimanche au lundi étaient les pires. Au point que je les avais baptisées *Dark Sundays*. Ça durait depuis plus d'un mois. Cinq lundis que je me faisais accroire que je traversais un simple passage à vide, et que ça n'allait pas durer. Cinq lundis que je tentais de rassurer mon reflet dans le miroir avant de me rendre au bureau le matin :

— Ne t'inquiète pas, Hélène, ça va passer.

Sauf que ça ne passait pas.

J'ai refermé mon carnet après avoir noirci une bonne vingtaine de pages. Dans l'intervalle, les femmes et les enfants s'étaient évaporés dans la nature, laissant derrière eux une tranquillité parfaite. J'en ai profité pour m'allonger sur le banc et croiser les bras derrière la tête. J'avais l'impression de faire l'école buissonnière. Mais un sentiment de culpabilité a fini par s'emparer de moi : je venais de remplir des pages entières d'émotions confuses, de dresser un état des lieux pour le moins préoccupant, sans chercher la moindre piste de solution. J'ai d'abord repoussé mon carnet d'un geste dédaigneux... pour le reprendre aussi vite, et le relire avec attention.

Il était temps de me rendre à l'évidence. Les (nombreuses) répétitions et fautes d'orthographe, sans parler de ce côté

(pleurnichard) que je ne me connaissais pas, indiquaient clairement une chose: j'étais sur le point de craquer.

Je me suis redressée sur mon banc. Une part de moi refusait toujours l'évidence. Dénier de réalité? Orgueil démesuré? Sans doute. Moi, surmenée? D'accord. Désabusée? Possiblement. Moi, démotivée? Absolument. Mais moi, craquer? Ça, jamais!

J'ai senti la colère monter en moi. Et une grande déception. J'ai rouvert mon carnet... pour le refermer de nouveau. J'ai regardé autour de moi. Par chance, quelqu'un avait laissé traîner un journal sur l'un des bancs où les femmes s'étaient rassemblées. Je suis allée le récupérer. De petits nuages de poussière se formaient autour de mes chaussures à chacun de mes pas. J'ai attrapé *La Libre Belgique* et suis retournée m'asseoir sur mon banc. En page 4, un article sur l'assemblée annuelle de l'Union astronomique internationale. D'après le journal, plus de deux mille spécialistes s'étaient donné rendez-vous à Prague pour déterminer si Pluton remplissait bien tous les critères pour mériter l'appellation de planète... J'ai posé le journal sur mes genoux en pensant à ces milliers d'astronomes et aux milliards de lignes de vie parallèles qui, sur Terre, se côtoient sans jamais se rencontrer.

Un vent paresseux soufflait maintenant sur le parc. Les feuilles des arbres frémissaient au-dessus de ma tête. J'ai fini par rouvrir mon carnet. Tout compte fait, la cohérence de mes propos me rassurait. Assez pour me donner envie de continuer à me creuser encore un peu les méninges. Assez pour me pousser à utiliser l'astuce d'un ami journaliste qui, jurait-il, permettait de résoudre toutes les énigmes de la vie – ou presque. Les fameux « 5 W » des anglophones: *Who? What? Where? When? Why?*

J'ai commencé par le plus facile: *Where?*

Bruxelles ne faisait pas partie du problème. J'habitais dans un petit appart super chouette, au dernier étage d'une vieille demeure bourgeoise située au cœur d'un quartier un peu trop huppé à mon goût, mais d'où il était possible de tout

faire à pied. De plus, la capitale belge ne pouvait pas être la cause de mon mal-être puisque j'étais presque toujours ailleurs, en voyages d'affaires trois ou quatre jours par semaine, ou en train de rouler vers la mer en décapotable certains week-ends.

J'ai continué avec le *Who?*

Mini-CV: Hélène Cyr, 36 ans. Ingénieure. Canadienne. Bourreau de travail, sans mari ni enfant. Le titre sur ma carte de visite: « Vice-Présidente, Division Stratégie et transformations organisationnelles, Bombardier Transport, Division Produits et services de maintenance »... mais qui restera toujours une petite fille de la banlieue de Montréal prête à vendre des bananes sous un palmier, au besoin.

Et maintenant, *When?*

Quand le président de Bombardier Transport m'a nommée vice-présidente en 2004, il a aussi fait de moi la plus jeune vice-présidente de l'histoire de la compagnie. Mon mandat était de recueillir le maximum de données statistiques pour maximiser les performances et augmenter les marges de profit de l'ensemble de la Division Service. Pour y arriver, je devais connaître le coût et la durée de vie exacte de toutes les pièces nécessaires à la fabrication et à l'entretien de nos trains, mais également prévoir la fréquence des bris mécaniques à venir, sur une période de vingt ans. C'est que les fabricants de trains, à l'image de compagnies telles que Boeing, Gillette et Canon, ne tirent pas leurs profits les plus importants de la vente de leurs produits phares, mais de l'*après-vente*: contrats d'entretien, prestations de services, pièces de rechange, etc.

Quand le président m'a nommée, il m'a aussi lancé un sacré défi: faire de la Division Service la division plus rentable de la compagnie, en trois ans. C'est court, trois ans. Surtout quand il faut également doubler les revenus. Mais cela ne m'avait pas empêchée d'accepter. Je m'engageais en connaissance de cause, à un détail près: la férocité des rivalités internes.

Donc pourquoi, *Why?*

Parce que Bombardier compte des dizaines de milliers d'employés, répartis dans des divisions situées un peu partout sur la planète. Et que pour atteindre les objectifs fixés par mon président, je devais travailler en étroite collaboration avec les dirigeants de chacune de ces divisions, eux-mêmes chargés d'assurer le fonctionnement et la rentabilité de leur propre unité. Mais certains des autres vice-présidents me percevaient comme une menace. Pour eux, j'étais la petite jeune qui venait bousculer l'ordre établi. J'avais beau essayer de les convaincre, certains étaient réticents à l'idée de partager des informations avec moi, même pour le bien de tous, parce que cela risquait de les obliger à revoir leurs façons de faire. Résultat : je me retrouvais parfois, moi, la jeune femme qui venait mettre son nez dans leurs affaires, face à des hommes d'âge mûr qui étaient prêts à tout pour défendre leur chasse gardée. Je comprenais leur réaction : les projets d'amélioration de la productivité sont bien jolis sur le papier, mais ils le sont beaucoup moins à partir du moment où ils viennent tout chambarder sur votre territoire.

Quoi qu'il en soit, si, en théorie, tous les vice-présidents devaient adhérer à la stratégie du président, dans la pratique, certains s'évertuaient à me mettre des bâtons dans les roues. J'avais l'impression de devoir faire deux pas en arrière pour pouvoir faire un pas en avant. C'était à la fois ridicule et frustrant. Et c'était la raison pour laquelle je rentrais au bureau à reculons depuis plus d'un mois.

C'était le *Why*.

Voilà. C'est là que ça coinçait. Le fameux facteur humain. J'avais toujours été heureuse chez Bombardier. Quand j'avais été responsable des opérations de fabrication et des chaînes d'approvisionnement, par exemple. Quand j'avais dirigé des usines en Pologne, en Suède et en Angleterre aussi. Ou encore quand j'avais eu sous ma responsabilité plus de cinq cents ingénieurs et employés en Thaïlande et en Inde...

J'avais toujours aimé travailler chez Bombardier parce que j'avais eu l'impression de faire partie d'une grande famille

humaine, que mon rôle était d'encourager les autres, de les aider à réussir. Ma passion dans la vie a toujours été de faire avancer les choses, pas de licencier des travailleurs pour verser des primes aux patrons.

Des « 5 W », il ne me restait plus que le dernier : *What* ?

De quoi étais-je faite, moi, Hélène ?

D'ambition et de passion. De gros bons sens et d'un talent certain pour faire gagner de l'argent à mes employeurs, sans doute hérité de mon père, incarnation du *self-made-man*. Mon père avait perdu son propre père jeune et s'était retrouvé chef de famille à l'âge de 19 ans. Ma grand-mère avait jugé bon de vendre la ferme familiale pour payer des études universitaires à son fils, cet entrepreneur dans l'âme qui avait commencé comme vendeur d'assurances avant d'ouvrir rapidement son propre cabinet de courtage et de services financiers.

En d'autres mots, mon père, c'était le côté gauche de mon cerveau, celui qui analyse et décortique les problèmes. Il m'avait également appris – même s'il m'a fallu du temps pour appliquer cette leçon – qu'il était possible de prendre des décisions difficiles et d'écouter son cœur sans fuir ses responsabilités. Le jour où il nous a annoncé qu'il quittait notre mère, par exemple, je n'avais que 16 ans. Pour lui, il était clair qu'il allait continuer à assurer le confort matériel de la famille après la séparation. Il a aussi laissé la maison familiale à ma mère afin que leurs enfants puissent continuer à y vivre jusqu'à la fin de leurs études. Le temps venu, il a offert à ma mère sa part de l'argent de la vente pour qu'elle s'achète sa propre maison.

Je ne réalisais pas tout ça à ce moment-là. Parce que j'étais ado et que j'avais d'autres priorités : les sports réels et les amours imaginaires.

Encore assise sur mon banc, j'ai continué à revisiter mon passé. J'ai repensé à mes folies de jeunesse et à mes amours imaginaires, avec lesquelles ma mère ne savait pas toujours quoi

faire. Comme cette passion pour le concierge de mon école primaire, et plus tard cette obsession pour l'un de mes professeurs de gym au secondaire. Le truc avec les amours imaginaires, c'est que normalement, elles ne doivent pas passer du virtuel au réel. C'est pourtant ce qui m'est arrivé l'été de mes 15 ans.

Mes parents avaient un chalet au bord d'un lac où nous passions nos étés en famille, à jouer dans l'eau et à courir dans la forêt. Fidèle à mon habitude, j'avais trouvé le moyen de m'y inventer une idylle. C'était plus fort que moi. Tout se passait dans ma tête, bien évidemment, mais j'y croyais dur comme fer.

Il y avait une trentaine de chalets autour de notre lac. Tout le monde se connaissait de près ou de loin, mais personne ne se doutait de l'attirance que j'éprouvais pour mon voisin. À commencer par le principal intéressé, qui ne pouvait pas s'imaginer à quel point il me faisait rêver depuis le jour où il m'avait emmenée à la pêche à la truite.

Au début, nous faisons des choses typiques de chalet : couper du bois, mettre un quai à l'eau, beugler avec les vaches. Et comme sa fiancée, la vraie, préférait lire au soleil que faire du sport, nous jouions de plus en plus souvent ensemble, le voisin et moi. Nous allions à la pêche. Nous nous lançions la balle de baseball. Nous nagions dans le lac. Nous faisons de la planche à voile : je l'admirais en secret, allongée sur la planche, pendant qu'il tenait le *boom* avec majesté. Nous ne faisons rien de mal... jusqu'au jour où, quelques années plus tard, alors que nous regardions des poissons gigoter entre nos jambes dans le ruisseau, il m'a embrassée.

Je n'étais pas du tout préparée à ça. Je me souviens d'avoir eu envie de rire et de pleurer à la fois. Personne ne m'avait prévenue qu'un de mes amoureux imaginaires cesserait un jour de l'être et qu'il débarquerait dans ma vraie vie. Ni qu'il aurait dix ans de plus que moi et serait sur le point de se marier. Ou qu'il avouerait sa faute à sa fiancée le soir même, et que la rumeur du baiser au bord du ruisseau se propagerait

comme une traînée de poudre autour du lac et que les mauvaises langues s'en donneraient à cœur joie. Mais pas le père de la fiancée. Surtout quand son futur gendre déciderait, à la fin de l'été, d'annuler le mariage.

La journée tirait à sa fin. J'ai sorti mon BlackBerry de ma poche pour voir l'heure : 19 h 43. Trop tard pour retourner au bureau. Ce n'était pas mon genre d'être injoignable et pourtant, j'avais tout laissé en plan sans avertir personne, et je ne ressentais aucune culpabilité. Je me sentais même l'esprit léger. Je me suis levée d'un bond et j'ai traversé le parc d'un pas sautillant. Mes pieds touchaient à peine terre. Ma journée de travail était terminée. J'avais le sentiment qu'une nouvelle vie s'apprêtait à commencer.

## **BOUGER**

Je suis allée au bureau d'un pas hésitant, la légèreté de la veille s'était envolée. J'anticipais la réaction de mes collègues. Je les avais imaginés curieux de savoir ce qui m'était arrivé... mais non. Rien. Personne n'avait remarqué mon absence. Je n'étais manifestement pas aussi indispensable que je le pensais.

J'ai salué mon assistante avant d'aller m'installer à mon bureau pour téléphoner à mon patron. Je devais le voir le plus vite possible. Il était hors de question de continuer à m'enfoncer dans cette spirale. Ma décision était prise.

Le bureau du président était au cinquième étage, comme le mien, mais du côté le plus ensoleillé. Il avait de grandes fenêtres panoramiques et une belle luminosité. Ses murs blancs étaient recouverts de magnifiques tableaux de paysages canadiens. Une grande table de conférence en bois d'érable trônait au milieu de la pièce. Deux grands fauteuils rembourrés de cuir tanné apportaient une touche rétro à l'ensemble.

Je suis entrée dans le vif du sujet sans même lui laisser le temps de m'offrir à boire.

— Je suis venue vous dire que je m'en vais.

Il s'est légèrement redressé sur son siège de capitaine.

— Vous avez eu une offre ?

Pas du tout !

— Vous êtes malade ?

Je ne m'attendais pas à cette question.

— Non.

— Des problèmes familiaux ?

À celle-là non plus.

— Non.

— Je ne comprends pas... ?

J'ai pris une grande respiration avant de continuer. La conversation prenait une tournure inattendue.

— J'ai l'impression de faire fausse route.

— Pour vrai ?

J'ai regardé l'horizon à travers la grande fenêtre derrière lui. Je sentais la pression monter.

— J'ai besoin de passer à autre chose.

— Comme quoi ?

Je tournais autour du pot. J'éprouvais sa patience.

— Je ne sais pas encore.

— Je ne comprends pas, Hélène. Vous êtes hyper performante. Vous allez bientôt gagner plus qu'un million de dollars par année. Vous avez tout pour devenir présidente...

C'est là que j'ai éclaté en sanglots. Moi qui n'ai pas la larme facile, je me suis mise, tout à coup, à pleurer à gros bouillons. Mon président m'a tendu une boîte de mouchoirs. Je devais être rouge comme une tomate. Je faisais des efforts surhumains pour essayer de me ressaisir, mais je n'en avais pas la force. Je cherchais mon souffle, il cherchait ses mots. Il avait l'air encore plus mal à l'aise que moi.

— Prenez quelques jours de congé.

— De congé ?

— Pour vous reposer un peu.

— Pour me reposer ?

J'aurais dû m'y attendre. Son hypothèse semblait plausible, au vu de mes symptômes : propos incohérents *plus* état de fièvre *plus* rivière de larmes égale : *burn-out*.

J'ai entendu un jour un psy dire à la radio que la majorité des gens préfèrent se satisfaire d'une situation familière qui leur est nuisible et dans laquelle ils sont malheureux, que de prendre le risque de changer de vie. Même quand tout indique que le seul fait de changer leur permettrait d'aller mieux.

En *burn-out*, moi ?

Réflexion faite, ce n'était pas impossible. Je ne prenais plus de plaisir au travail. L'angoisse me torturait depuis des semaines. Je souffrais d'insomnie.

— Prenez une semaine, Hélène.

— Une semaine ?

— Pour réfléchir un peu.

— Réfléchir ?

Je ne l'écoutais plus que d'une oreille. De combien de temps une chenille a-t-elle besoin pour se métamorphoser en papillon ? Pour sortir de son cocon et déployer ses ailes ?

— Revenez me voir dans une semaine, d'accord ?

— D'accord.

Parfois, je ne me comprends pas. J'avais eu le courage de me présenter devant mon patron pour lui annoncer que je voulais partir et que ma décision était prise. J'avais fait le plus difficile, lui parler, mais je n'avais pas réussi à exiger qu'il me laisse partir. J'en ai pesté intérieurement tout le long du trajet vers mon appartement.

Je me suis arrêtée à la boulangerie au coin de la rue et j'ai joué à faire l'avocat du diable en patientant dans la file. Mon patron avait peut-être raison ? Tout ne se résumait peut-être qu'à une accumulation de fatigue ? Son idée de me donner une semaine de congé pour réfléchir n'était peut-être pas si mauvaise ?

La patronne de la boulangerie m'a demandé ce que je faisais là à cette heure de la journée. Sans m'attarder sur les détails,

je lui ai répondu que j'étais en congé pour quelques jours. Nous avons discuté pendant un bon moment toutes les deux. J'aime ces petits commerces où l'on peut tisser des liens de confiance avec des artisans. Ces cafés où l'on peut attraper des bribes de conversations. Ces bistros où des gens de tous les horizons se rassemblent autour d'un verre pour rire et refaire le monde. Ces boutiques de quartier où l'on se retrouve entre habitués plutôt que de rester confiné seul chez soi entre quatre murs devant un écran de télé.

J'ai déposé mon pain sur le comptoir en arrivant à la maison, avant d'aller enfiler ma tenue de jogging. Besoin de bouger. Besoin de me changer les idées. J'ai attrapé mes écouteurs et descendu les six étages en vitesse, avant de commencer à remonter la première rue à droite – comme habitude – puis de m'arrêter aussi sec.

À quoi bon emprunter toujours le même chemin ?

Repartant en sens inverse, je me suis vite retrouvée du côté de Matonge, le quartier africain de Bruxelles. J'ai fait le tour de l'immense tripode en inox brossé qui domine le rond-point de la porte de Namur, deux fois, avant de mettre le cap vers le centre historique : Mont des Arts, Gare centrale, Manneken-Pis... J'ai sillonné les rues étroites du quartier de la Grand-Place. Petit à petit, mon parcours improvisé prenait l'allure d'un circuit touristique. Je courais tout en me demandant ce que j'allais faire du reste de ma journée. Quelque chose me disait qu'il valait mieux ne rien changer à mes habitudes des (rares) dimanches et (autres) jours fériés où je me trouvais à Bruxelles. Flâner autour de la maison, faire un peu de ménage, acheter des journaux et m'installer à la table d'un bistro pour les lire, de la première à la dernière page.

L'un de mes endroits préférés s'appelait *À la mort subite*. C'est une des grandes brasseries historiques de la capitale belge. Située légèrement en retrait de la Grand-Place, sur la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, *À la mort subite* a une

salle principale meublée de tables en bois jaune paille, et dont le plafond est soutenu par de hautes colonnes. De longues banquettes en moleskine usées par des générations de cuisses et de fesses bordent ses murs. Il y a des corniches ornées de moulures et des fresques défraîchies au plafond, des photos jaunies sous un éclairage tamisé. C'est le genre d'endroit où l'on peut manger de façon honnête tout en s'offrant un petit voyage dans le temps. Mais je fréquentais surtout le lieu pour la qualité de sa bière et le charme suranné de ses serveurs habillés en pingouins.

J'ai ressenti une émotion inexplicable au moment d'entrer. À *la mort subite* venait à peine d'ouvrir ses portes et, mis à part un vieux monsieur avec un petit nœud papillon en pleine conversation avec son verre, l'endroit était désert. Du fond de la salle, le patron m'a fait signe de m'asseoir là où je voulais. Je me suis attablée près des pompes à bière et j'ai déposé ma pile de journaux.

— Le Canada va bien ?

— Le Québec va fort !

Un petit rire taquin s'est échappé de la bouche de Bernard. De tous les serveurs, il était mon préféré. Un vieux de la vieille, d'une courtoisie et d'une discrétion exemplaires, portant une épaisse chevelure argentée, presque lumineuse.

— Et le monde des transports, lui ?

— Ça roule en titi !

Il s'est éloigné d'un pas rapide pendant que je dépliais l'*International Herald Tribune* devant moi. En première page, un long article sur la fusion entre Alcatel et Lucent, deux joueurs majeurs du monde des télécommunications. J'ai tourné la page. Je n'avais plus la tête à lire ce genre d'histoires. Déjà donné, comme on dit, et ce, depuis le jour où j'étais sortie de l'université. C'est à partir de là que tout s'est mis à aller vite – très, très, très vite. J'avais commencé à travailler pour le cabinet de conseil McKinsey, décroché ma maîtrise (MBA) à l'INSEAD (Institut européen d'administration des affaires),

puis travaillé à l'Imasco pour ensuite entrer au service d'Egon Zehnder International.

J'avais changé de poste tous les deux ans environ pendant cette période intense – je changeais dès que j'avais l'impression de m'engluer dans une routine ou d'avoir fait le tour de la maison. J'avais même développé une stratégie de sortie : je convoquais à une réunion les associés dirigeants pour leur expliquer qu'il était dans l'intérêt de tous que j'aille relever de nouveaux défis, ailleurs.

D'ordinaire, ces rencontres provoquaient deux types de réactions.

La première : « Partir ? Mais pourquoi ? On est satisfait de votre travail ! »

La seconde : « De nouveaux défis ? Vous gagnez super bien votre vie ! Vous allez bientôt faire 500 000 dollars par année, si vous restez... »

J'avais beau leur expliquer que mon épanouissement personnel était plus important pour moi que mon salaire annuel, ils n'arrivaient pas à se faire à l'idée que je préférais m'amuser en gagnant moins que de m'embêter en gagnant plus.

C'était d'ailleurs ce que j'avais rétorqué aux gens de Bombardier lorsqu'ils m'avaient demandé pourquoi j'étais prête à accepter de couper mon salaire de moitié pour travailler chez eux. Je gagnais plus de 200 000 dollars par an à l'époque et ils ne m'en proposaient que 100 000.

— Parce qu'il faut parfois faire un pas vers l'arrière pour en faire trois vers l'avant.

Cinq ans plus tard, entre les primes d'objectifs et les attributions d'actions, ma rémunération avait quintuplé.

Bernard est venu m'apporter quelques olives et j'en ai profité pour lui commander une autre gueuze. Ma dernière – la bière d'*À la mort subite* porte très bien son nom. J'ai levé mon verre en pensant à cette semaine de congé, avant de plonger dans *Le Monde* comme un enfant dans un bol de crème glacée.

Page 5, un article m'a figé le sang: « Une fusillade dans un établissement scolaire de Montréal fait deux morts. »

Soudain, je suis de retour en 1989, accroupie derrière une étagère de livres dans la bibliothèque de l'école Polytechnique de l'Université de Montréal. Des coups de feu résonnent...

Je me suis ressaisie, suis revenue au présent et me suis redressée sur mon siège. J'ai pris deux grandes respirations. J'ai continué de lire: « La fusillade a eu lieu dans le collège Dawson, établissement pré-universitaire anglophone situé en plein centre de Montréal et fréquenté par plus de 10 000 étudiants. »

Mon regard semblait vouloir s'arrêter sur chaque mot. Mon cerveau filtrait les informations au compte-gouttes:

Un homme a déclenché une fusillade [...] tuant une jeune femme et faisant dix-neuf blessés [...] Après plusieurs heures de confusion ponctuées de rumeurs contradictoires et d'images d'étudiants fuyant en pleine panique [...] la police avait abattu le tireur [...] un jeune Canadien [...] d'origine sri-lankaise [...] âgé de 25 ans [...] le tireur avait agi seul [...] il disposait de trois armes [...] Le premier ministre canadien [...] a dénoncé un acte « lâche et insensé » [...] « J'ai vu le tireur. Il était vêtu de noir et il était en train de tirer sur des gens », a déclaré un jeune homme. [...] Cette fusillade rappelle la tuerie du 6 décembre 1989, lorsqu'un tireur fou, Marc Lépine, avait ouvert le feu à l'École polytechnique de Montréal. Pour se venger des « féministes », ce chômeur dans la mi-vingtaine avait tué treize étudiantes et une secrétaire de l'école et blessé treize femmes avant de se tirer une balle dans la tête<sup>1</sup>.

---

1. *Le Monde* avec AFP et AP, « Une fusillade dans un établissement scolaire de Montréal fait deux morts », *LeMonde.fr*, 13 septembre 2006.

Mais, ça, je le savais déjà. *Parce que j'étais là.*

Je n'ai pas pu terminer l'article. Je me suis levée d'un coup pour aller me réfugier dans les toilettes. Malaise. Je tremblais comme une feuille. J'avais chaud. J'avais froid. Le miroir me renvoyait l'image d'un fantôme. Je tournais en rond. J'ai ouvert le robinet et laissé couler de l'eau froide sur mes poignets pour me calmer.

Oui, j'étais là, lors de la tuerie de l'École polytechnique de l'Université de Montréal, le 6 décembre 1989. Je me trouvais au café étudiant avec des amis. Au deuxième étage. Pile au-dessus de la cafétéria où Marc Lépine a ouvert le feu en premier. Entre les tirs, les cris de détresse et les mouvements de foule, la fusillade avait plongé l'université dans un chaos total. Ma première réaction avait été de m'enfoncer dans le déni. Je me souviens même avoir dit au copain avec qui j'étudiais qu'il devait s'agir d'une mauvaise blague. Mais ça, c'était avant que la panique s'installe et que tout le monde se mette à courir dans tous les sens.

Mon ami et moi avons suivi un groupe d'étudiants qui se dirigeait vers la bibliothèque, où un gardien de sécurité a barricadé les portes derrière nous en vitesse, et nous sommes restés cachés entre les rangées de livres pendant je ne sais combien d'heures, jusqu'à ce que le calme revienne... Et alors nous avons découvert l'ampleur du carnage. Nous sommes sortis de la bibliothèque en file indienne. Il y avait du sang partout : sur les murs, les poignées de porte, les planchers. Nous longions les couloirs. Nous avançons pas à pas. Nos pieds pesaient des tonnes. Nous sommes passés devant la classe où Marc Lépine s'était suicidé après avoir tué quatorze femmes. Un soulier gisait dans une mare de sang près d'une porte. Plus loin, une jeune fille, recroquevillée en position fœtale, agonisait en silence. J'ai eu le réflexe d'aller vers elle, mais un ambulancier m'a hurlé de sortir de là au plus vite.

Au plus vite ? Pour aller où ?

En sortant de la rue sans nos manteaux, nous avions l'air de somnambules. Nous tournions la tête de tous les côtés. Dans le stationnement extérieur, les gyrophares tourbillonnants des véhicules de police et des ambulances donnaient l'impression que le chaos s'était répandu sur toute la ville.

Au bout d'un moment, nous nous sommes retrouvés devant ma voiture, mon ami et moi. Nous nous sommes mis à rouler à l'aveugle. Comme dans un épais brouillard. Sans réfléchir. Sans nous parler. Sans musique. Deux âmes à la dérive. Deux pauvres égarés au milieu d'un cauchemar. Entre le début de la fusillade et le moment où nous avons enfin pu rentrer chez nous, presque cinq heures se sont écoulées. Cinq heures pendant lesquelles mon père et ma mère se sont démenés, malades d'inquiétude, pour avoir de mes nouvelles, en vain.

Après le massacre, j'ai longtemps cherché à comprendre comment un homme de 25 ans pouvait en être arrivé à décider de tirer sur des femmes avec une carabine semi-automatique. J'ai essayé de trouver une explication à la rage destructrice de Marc Lépine. Si mystérieuses que demeurent pour moi les raisons de son geste, je n'ai pu faire autrement que d'éprouver, au fil des années, une certaine empathie pour sa mère. La mère d'un tueur, car la vengeance et la rancœur ne font pas partie de mes valeurs.

La tuerie de Polytechnique m'a fait comprendre que j'ai grandi dans une partie du monde où il est assez aisé de vivre en tant que femme – et c'est précisément pour cette raison que je me suis trouvée à l'École polytechnique le 6 décembre 1989. Mais j'ai aussi pris conscience de la fragilité de cet acquis.

Le serveur est revenu vers moi, pour s'assurer que « le Canada ne manquait de rien ». J'ai pris une longue gorgée de bière sous son nez en guise de réponse. D'après le journal, le tueur de la fusillade du collège Dawson était un Canadien d'origine sri-lankaise. Un autre souvenir m'est revenu en mémoire, le

souvenir de mon périple là-bas, au Sri Lanka, deux ans plus tôt. Cela m'a surtout ramenée à l'impuissance que j'avais ressentie après le tsunami du 26 décembre 2004. Le raz-de-marée avait englouti le *Queen of the Sea*, le train qui reliait les villes de Colombo et de Galle, faisant disparaître d'un coup le millier de passagers qui se trouvaient à son bord. C'est dans un journal que j'étais tombée sur la nouvelle du naufrage, quelque temps après mon séjour au Sri Lanka, de la même façon que je venais de découvrir la nouvelle de la fusillade du collègue Dawson. J'avais pris le *Queen of the Sea* quelques semaines à peine avant la tragédie...

La fusillade de la Poly et ce tsunami font partie de mes rendez-vous manqués avec un destin tragique, deux exemples parmi bien d'autres. Manifestement, chaque fois, ce destin tragique ne voulait pas de moi.

Des années plus tôt, en 1995, alors que j'habitais à Fontainebleau, pas très loin de Paris, j'avais échappé de peu à un attentat. En juillet de cette année-là, une bombe à retardement cachée sous le siège d'un train de banlieue avait explosé à Saint-Michel, au moment où la rame arrivait dans la station souterraine. L'explosion avait fait huit morts et presque deux cents blessés. Comme des milliers d'autres voyageurs, je transitais par Saint-Michel régulièrement. Je m'étais trouvée sur ce même quai à plusieurs reprises – mais heureusement, pas ce jour-là.

Autre rendez-vous manqué avec la tragédie: en juillet 2005, je vivais à Londres quand trois bombes ont éclaté dans le métro et qu'une quatrième a déchiqueté un autobus à deux étages, le tout en l'espace d'une heure. Les explosions ont fait cinquante-six morts et plus de sept cents blessés. King's Cross St Pancras, l'une des stations touchées, est l'une des plateformes de correspondance les plus importantes de la capitale. Des dizaines de milliers de personnes empruntent quotidiennement ce grand carrefour. Comme moi à l'époque.

J'ai siroté ma bière pendant un long moment avant de me résoudre à demander l'addition. La vieille horloge suspendue au mur indiquait 16 h 08. Le temps passait vite *À la mort subite*. J'ai salué mon ami serveur avant de sortir.

Dehors, le temps était capricieux. Je me suis arrêtée devant un présentoir de cartes postales de l'autre côté de la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères. Chaque présentoir semblait réservé à un thème particulier. Les cartes consacrées au hasard et au destin ont retenu mon attention : « Il n'y a rien de plus triste qu'une vie sans hasard » (Honoré de Balzac) ; « On ne lutte pas contre la force du destin » (Eschyle) ; « Hasard ou destin, la réponse n'est pas simple » (Joseph Kessel)...

Pensive, je me suis remise en marche. La Grand-Place était vide. Une légère bruine mouillait les pavés. Mon corps déambulait dans Bruxelles tandis que ma tête revisitait Colombo. Au Sri Lanka, la guerre civile avait été longue et sanglante, et le cessez-le-feu était encore précaire lors de mon passage, à l'automne 2004. Mais en dépit de sa précarité, la suspension temporaire des hostilités permettait à la population de reprendre son souffle, de renouer avec la possibilité de vivre en paix.

Et voilà que le tsunami était venu tout détruire, à coups de vagues de 30 mètres de haut, balayant l'île. Plus de trente mille Sri-Lankais engloutis d'un coup. À l'époque, de retour chez moi, j'avais été submergée par un puissant élan de solidarité en apprenant la nouvelle. Assez puissant pour considérer sérieusement l'idée de revenir sur place afin d'offrir mon aide... mais pas assez pour passer de la pensée aux actes.

Ce n'était pas la première fois que je baissais les bras au lieu de prêter main-forte. J'avais plus ou moins fait la même chose lors de mon premier voyage en Afrique noire. Comme je l'avais alors découvert, la survie des habitants d'un bidonville situé près de Nairobi, la capitale du Kenya, dépendait de ce qu'ils déterraient dans un dépotoir géant où le niveau de plomb était si élevé qu'ils s'empoisonnaient avec ce qu'ils

venaient y chercher. La situation m'avait tellement révoltée que je m'étais juré de trouver le moyen d'améliorer leur sort. Et puis... non. J'étais retournée dans mon pays, et à mon train-train quotidien. Là où il y a toujours quelque chose de plus urgent à faire. Là où il est tellement plus facile d'envoyer un chèque.

Ma semaine de « vacances » tirait à sa fin. Il pleuvait à boire debout. La surface du parc était détremmée par les continuelles averses d'automne. J'ai piqué un petit sprint vers le kiosque à musique. Dans mes écouteurs, la voix de la présentatrice de la RTBF se voulait rassurante : la circulation allait bientôt revenir à la normale sur les Grands Boulevards. Je me suis arrêtée devant « mon » banc et je m'y suis assise pour réfléchir un peu plus à mon avenir... et à mon présent. La fabrication et l'entretien au moindre coût des trains d'une grande compagnie, était-ce vraiment là ma raison de vivre ? Se résumait-elle à générer le maximum de profits pour la direction et les actionnaires ?

J'ai remis mes écouteurs. À la radio, un homme prédisait maintenant des conditions météo défavorables pour les jours à venir. J'ai repensé à la citation de Joseph Kessel : « Hasard ou destin, la réponse n'est pas simple. » Je me suis levée d'un bond pour me remettre à courir.

En arrivant au travail, j'ai lancé un sourire bienveillant à son assistante avant d'entrer dans le bureau de mon patron. Ici, rien n'avait changé. Dehors, le ciel était d'un gris de cendre, et un escadron de nuages menaçants survolait la ville à basse altitude. Mon patron m'a fait signe de m'asseoir. Nous sommes tout de suite entrés dans le vif du sujet.

— Vous allez bien ?

— Ça va, merci.

— Vous en avez profité pour vous reposer ?

— Oui.

— Vous avez eu le temps de réfléchir ?

— Oui.

Comment résumer la suite ? Comment rendre compte d'un si long silence ? Mon patron a enfin repris la parole :

— Et alors... ?

— J'ai...

— Vous... ?

— J'ai besoin de temps...

— Moi aussi...

— Vous... aussi ?

Je n'ai pas tout de suite compris. Mon esprit était si obnubilé par la peur de me dégonfler que je n'avais même pas pris le temps de réfléchir aux conséquences de mon geste.

— Moi aussi, j'ai besoin de temps.

— Ah bon... ?

Il est vrai qu'il n'était pas en crise de milieu de vie, lui. Mais il était en train de perdre l'une de ses vice-présidentes.

— Mais j'accepte votre décision.

— Pour vrai ?

— À condition que vous restiez en poste jusqu'à ce qu'on trouve une solution de remplacement.

— C'est-à-dire ?

Il a hésité un long moment avant de répondre.

— Trois mois.

— Quoi ?

— Jusqu'à Noël.

— Hein ?

— En attendant, prenez donc une autre semaine de congé.

— Mais je n'ai pas besoin d'une autre semaine de congé.

— D'accord ?

— D'accord.

## **ASSURER**

La réunion m'avait laissée perplexe. Mon patron acceptait ma démission, mais il m'empêchait de partir, du moins tant qu'on

n'aurait pas réussi à me remplacer. Il avait été très clair sur ce point.

J'ai ravalé ma fierté et dévalé à toutes jambes l'escalier qui menait au stationnement où m'attendait mon Alfa Romeo décapotable rouge, dans son espace réservé. Le temps de mettre le contact et d'ouvrir le toit, j'étais déjà sur l'autoroute en train de filer, cheveux au vent, vers les plages d'Ostende.

De toutes les mers que j'ai côtoyées, la mer du Nord est la plus triste et la plus rude. La plus mystérieuse aussi. Atlantique et baltique à la fois, capricieuse et maussade, la mer du Nord est bordée par des pays qui ont écrit des pans entiers de notre histoire : la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Norvège, le Danemark...

Bien trop froide pour que je m'y baigne, je lui rendais néanmoins visite un week-end par mois depuis que j'habitais à Bruxelles. J'aimais marcher des heures sur ses plages. J'adorais son odeur de sel et le son de ses vagues. Les vieux cargos rouillés qui la sillonnaient aussi.

Ah! Le plaisir de respirer à pleins poumons l'air vivifiant de l'océan.

L'effet bénéfique des ions négatifs sur le cerveau!

J'ai regardé ma montre chrono. Dans ces circonstances, les heures s'égrenaient avec bonheur dans le plat pays. Même quand le ciel s'assombrissait à vue d'œil et que le temps devenait menaçant. Même pour ceux qui, comme moi, avaient un faible pour les décapotables. Mea culpa, j'adorais rouler les cheveux au vent, le pied au plancher et la musique à fond. Surtout sur des routes comme celle qui relie la mer du Nord à Bruxelles, avec ses belles lignes droites sur lesquelles je pouvais lancer à toute vitesse mon Alfa Romeo.

S'agissant de *Romeo*, celui de mon Alfa était le seul dans ma vie. J'évoluais dans un milieu où l'on travaillait presque plus d'heures qu'il y en avait dans une journée. Un *business* qui carburait à la performance et aux résultats, et où il était

interdit d'échouer. Bref, un milieu où l'amour romantique était une catastrophe annoncée, une erreur à éviter. Surtout pour une femme.

Voilà pourquoi, après les amours imaginaires de ma jeunesse, je me suis mise à collectionner les amours impossibles en sortant de l'université. Plus je gravissais les échelons, plus j'explorais le territoire des aventures sans lendemain. Toujours de manière discrète. Souvent en cachette. Généralement avec des collègues de travail. Après tout, c'étaient les seuls hommes que je croisais au cours de mes journées de vingt heures. Ils étaient d'ailleurs tous mariés à leur carrière, eux aussi. Personne ne m'avait prévenue des dangers de tout miser sur son travail quand j'étudiais en *business* à l'université, et des ravages que cela pouvait entraîner dans la vie personnelle.

Je l'ai donc appris à la dure.

Malgré ma carapace de *workaholic*, et même si je m'étais promis de ne jamais tomber amoureuse d'un de mes collègues, cela a fini par arriver. J'étais jeune et ambitieuse. Il était marié et haut placé. Notre histoire était vouée à l'échec. L'atterrissage s'annonçait brutal avant même le décollage. Et il le fut. J'en suis sortie le cœur troué, l'âme en peine face à l'horreur du vide, cet espace qui ne contient plus rien ni personne, et j'ai bien failli y perdre pied.

Les cheveux au vent, les mèches folles, les yeux rivés sur la route, j'ai continué de rouler à toute vitesse sur l'autoroute. Un panneau indiquait Bruxelles à 25 kilomètres. Un deuxième encourageait à respecter les limites de vitesse. La circulation était dense. Les semi-remorques défilaient à un train d'enfer sur la voie de droite.

J'ai syntonisé la RTBF. La première chaîne belge diffusait une émission spéciale pour souligner l'anniversaire de la mort de Jacques Brel.

J'ai tout de suite reconnu les premières notes de « La quête » :

*Rêver un impossible rêve  
Porter le chagrin des départs  
Brûler d'une possible fièvre  
Partir où personne ne part...*

Une sabbatique...

*Peu m'importent mes chances  
Peu m'importe le temps  
Ou ma désespérance...*

À l'aube de mes 40 ans.

*Et puis lutter toujours  
Sans questions ni repos  
Se damner...*

Rester jusqu'à Noël comme promis, puis...

*... Je ne sais si je serai ce héros  
Mais mon cœur serait tranquille...*

Partir.

J'ai profité de ma deuxième semaine de congé pour rencontrer les responsables des ressources humaines et discuter des conditions de mon départ. Puisque j'étais un cas atypique – les hauts dirigeants de grandes multinationales qui quittent volontairement leurs fonctions au zénith de leur carrière sont rares –, il nous a fallu plus d'une rencontre pour arriver à nous entendre sur la meilleure manière de procéder pour tout le monde, mais nous y sommes parvenus.

J'allais donc rester, en effet, mais pas plus tard que Noël.

Une fois rentrée chez moi, j'ai décidé d'aller courir au parc pour souligner cette étape importante, mais un coup d'œil rapide à travers la fenêtre de mon salon m'a fait hésiter.

L'horizon était chargé de nuages obscurs. L'orage s'approchait dangereusement. Je me suis regardée dans le miroir. J'étais bien trop *high* pour me laisser décourager par quelques gouttes de pluie!

— Allez, go!

J'ai enfilé mon short et mes espadrilles avant de visser mes écouteurs dans mes oreilles. J'entendais le tonnerre gronder à l'extérieur en descendant l'escalier. D'énormes trombes d'eau s'abattaient sur le trottoir devant l'immeuble. Les caniveaux se transformaient en torrents. La panique s'installait dans la rue. Les gens couraient dans tous les sens, cherchant refuge quelque part. Les canaux d'irrigation recrachaient de l'eau boueuse. Une odeur suspecte flottait dans l'air. Je me suis lancée, sans réfléchir. Sans me défiler.

Les grilles du parc Royal étaient fermées à double tour. Les dieux du vent et de la pluie hurlaient de colère. Les éclairs déchiraient le ciel. La pluie claquait comme un fouet. Les arbres s'accrochaient à leurs racines. De petites tornades de poussière se formaient ici et là tout au long de la grande avenue.

Il n'y avait pas d'autre choix : j'ai tourné les talons et je suis retournée à la maison. Me mettre à l'abri. Plus question de me défiler, dans la vie, certes. Mais pas question de me mettre en danger non plus.

Le lendemain, je me suis réveillée le cœur soulagé. J'avais profité d'une légère insomnie pour mettre au point une stratégie de retour au travail, afin d'aborder les prochains mois avec sérénité. Je me devais de rester fidèle à mes convictions comme à mes engagements, à moi-même, mais aussi à l'homme qui avait fait de moi la plus jeune vice-présidente de l'histoire de sa compagnie.

J'étais presque détendue au moment de reprendre le travail. J'ai assumé mes responsabilités sans contrarier personne. J'ai offert des conseils pratiques en mettant des gants blancs. J'ai

distillé mes consignes avec parcimonie. Je ne cherchais plus à convaincre qui que ce soit. La guerre des egos ne me donnait plus de boutons. Les combats de coqs ne m'empêchaient plus de dormir.

Ainsi, je me suis retroussé les manches et j'ai replongé, tête baissée, dès la fin septembre. Lorsque je l'ai relevée, la ville avait déjà installé le sapin de Noël au milieu de la Grand-Place. J'ai interprété ça comme un signe. Le soir même, j'ai acheté mon billet d'avion pour Montréal. Il était temps.

Après un début de carrière fulgurant, Hélène Cyr était devenue la plus jeune femme vice-présidente de l'histoire de Bombardier quand soudain, quelque chose s'est mis à clocher. Elle qui était toujours allée au travail le sourire aux lèvres s'y rendait maintenant à reculons. Sentiment d'insatisfaction. Remises en question. Nuits d'insomnies. Cette existence, entièrement tournée vers la performance et le rendement, lui semblait désormais vide de sens.

À l'approche de ses quarante ans, elle quitte son poste et renonce à son train de vie de VIP. Un vent d'inquiétude se lève parmi son entourage. Qu'à cela ne tienne, sa décision est prise: il faut que sa vie s'accorde avec ses valeurs profondes. Mais comment y arriver ?

Hélène fait alors le chemin de Compostelle où, pendant plusieurs semaines, elle médite des idées de renouveau et fait des rencontres inspirantes qui lui ouvrent les portes du Rwanda. Là-bas, elle est d'abord bénévole dans un centre d'aide aux veuves et aux orphelins victimes du génocide des Tutsis. L'expérience est déterminante et le coup de cœur pour le peuple rwandais, si profond, qu'elle décide de s'installer au pays des mille collines.

C'est ainsi qu'Hélène Cyr s'est construit une nouvelle vie, une vie où elle met ses énergies et ses capacités de gestionnaire au service des autres. Une vie épanouie.

Formée en génie industriel et en administration des affaires, **Hélène Cyr** a été cadre de haut niveau dans des multinationales comme Bombardier et CAE. En 2009, elle a réorienté sa carrière vers le développement social et économique en Afrique. **Luc Bouchard** a collaboré avec *Sélection du Reader's Digest*, *Châtelaine*, *Elle Québec*, *Clin d'œil* et *L'actualité*, entre autres. Il est le coauteur de *Dans la cuisine* de Danny St-Pierre (La Presse, 2013), de *Bras de fer*, de Ken Pereira (VLB éditeur, 2015), et du roman *Away, Running*, avec David Wright (Orca Book Publishers, 2016).